PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne
Un An — 6 Mois — 3 Mois — 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS ...$12.00 $6 00 $3 00 $1.00
POUR L'ETRANGER ... $15 [illegible] $7 [illegible] $3 75 $1 30
Les abonnements [illegible]

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire
Un An — 6 Mois — 4 Mois — 3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS ...$3 00 $1 50 $1 00 75 cts
POUR L'ETRANGER ... $4.00 $2.05 $1 35 $1 05
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 5 AOUT 1911 — 84ème Année

Un Demi-Siècle de Mémoires.

—o—

Paris, 26 Juillet :

Pour le cinquantenaire de son entrée dans la presse parisienne, M Robert Mitchell publie ses mémoires avec la collaboration du comte Fleury. Leur premier volume parait aujourd'hui. Il va de 1860 à 1871. Pendant cette période, nous avons vu un Suisse, Victor Cherbuliez, au premier rang des Lettres françaises, puisqu'il a été l'un des Quarante, comme on disait alors,—et pourquoi ne le dit-on plus ? Mais il était de la Suisse romande, de la Genève de Jean-Jacques, de Toepffer et du "Journal de Genève". Nous avons vu aussi un Italien, Gambetta, jouer un rôle hors de pair dans notre politique, dans notre nationalisme même. Mais sa mère était Française, de souche terrienne, de souche plébéienne, si vigoureuses lorsqu'elles se mettent à saillir. Quant à M. Robert Mitchell, je ne sais comment l'expliqueront ceux qui expliquent tout par les origines : car il est né dans les Pyrénées, d'un père anglais et d'une mère espagnole, avec le cœur le plus français et l'esprit le plus parisien. Presque dès ses débuts, il brillait parmi ses confrères. Il était aussi des deux ou trois douzaines d'hommes d'esprit (trois c'est peut-être beaucoup), dont l'espèce fleurissait seulement des Variétés à la Madeleine et que l'un d'eux, Nestor Roqueplan, né Rocoplan, appelait la Parisine. En étaient à des degrés divers et chacun avec son bouquet, les deux Dumas (atavisme), Henri Meilhac, Ludovic Halévy, Prévost-Paradol, Alphonse de Calonne, J.-J. Weiss, Prosper Mérimée, Aurélien Scholl, Adolphe Gaiffe, Edouard Delprat, Xavier Aubryet, Jules Noriac, Charles Monselet, Henri Rochefort, Jacques Offenbach.... Offenbach avait épousé la sœur de M. Robert Mitchell. Il était de Cologne et, par ses ancêtres, de Judée. Il a été le kapellmeister de la Parisine. Il en a conduit la farandole dans "Orphée aux Enfers", "La Belle Hélène", "La Grande-Duchesse", "La Vie Parisienne", "Les Brigands", entrainant et la Cour et la Ville ; c'est dans le tourbillon de sa gaieté que s'est libéralisé le second Empire. Aussi Prévost-Paradol disait-il à Ludovic Halévy : "Rome rit et mourut." Il est mort avant elle, et de sa propre main, peut-être pour ne pas la voir mourir. Mais elle s'est relevée de ses deux sièges et s'est agrandie et accrue de plus du tiers.

Les Variétés jouaient éperdument "Les Brigands" quand les Allemands marchaient sur Paris en 1870. M. Robert Mitchell s'était fort opposé à la guerre dans le "Constitutionnel", dont il était rédacteur en chef. Mais aussitôt la guerre déclarée, il avait été nommé par décret impérial commandant des mobiles des Basses-Pyrénées et, pour aller plus vite au feu, il s'était fait d'évêque meunier, il s'était engagé aux zouaves. Un superbe zouave, comme on en voyait peu, puisque la Légion d'honneur brillait sur son uniforme de soldat de deuxième classe, et qui se révéla tout de suite un zouave accompli, par son entrain et par son élan. "Vous allez", lui dit Emile de Girardin, "faire une promenade militaire jusqu'à Berlin." Ce maitre ès-journalisme et ès-maintes affaires, nos reculades devant la Prusse en Italie, dans les Duchés, en Bohème et au Luxembourg, ne l'avaient pas averti des obstacles que nous recontrerions sur la route de Berlin. M. Robert Mitchell ne partageait pas sa confiance. Le récit de ses étapes pour rejoindre son corps à Sedan donne l'impression de l'inorganisa ion de tout. On chemine avec lui la tête basse et le cœur gros. Un jour, au pays ardennais, couvert de boue et sous la pluie, il frappe à une maisonnette pour demander un gîte. Une vieille femme lui ouvre, met la petite écuelle dans la grande, et, en soupirant sur les malheurs qui s'annoncent, lui dit : "Matin et soir, je fais ma pr ère dans mon jardinet, parce qu'il me semble qu'en plein air le bon Dieu m'entend mieux." Ceux qui cataloguent les hommes par familles, cités, provinces, peuples et races, qui en font des poiriers, des orangers et des cocotiers, condamnés à porter éternellement des poires, des oranges ou des cocos, et pour qui l'esprit ne souffle pas où il veut, trouveront, sans doute, dans la piété de M.Robert Mitchell à cueillir cette fleurette mystique, les origines espagnoles de son cathol cisme.

Il arrive à Sedan. Mac-Mahon est blessé. Napoléon III est là, à la tête de son état-major, la défaite l'enveloppant, plus sinistre que la mort. Apprenant qu'il le connait, le sergent des grenadiers de la Garde Lepas dit à M. Robert Mitchell : "Abordez-le et dites-lui que nous voulons nous faire casser la g....en sa compagnie." M Robert Mitchell hésite. Lepas le pousse par les épaules "Va donc ! Si je savais parler, je ne chargerais personne de la commission." Eh mais, il parle très bien, le grenadier ! M. Robert Mitchell s'avance, porte la main à sa chéchia "Sire ! ..."—"A ce moment", écrit-il, "un obus tombe entre l'Empereur et moi, éventrant le cheval d'un charretier et un soldat de l'escorte. L'Empereur semble n'éprouver aucune émotion, pas un muscle de son visage ne tressaille ; son cheval fait un écart, se cabre, et le souverain a quelque peine à le maintenir." Déjà à Magenta, au rapport de Canrobert, il avait cette impassibilité de statue. Des bonapart stes ont regretté qu'il n'ait pas eu auprès de lui un ami comme le père du collaborateur de M. Robert Mitchell, le général Fleury, son grand écuyer et son ambassadeur à Pétersbourg, délié, hardi et prompt, qui l'aurait arraché à ses souffrances physiques et morales, pour l'entrainer à ce qu'il pouvait souhaiter le plus, à la mort, avec lui-même, le grenadier Lepas, le zouave Robert Mitchell et ces soldats qui ne demandaient, en leur langue un peu verte, qu'à "se faire casser la g... en sa compagnie". Dans l'abaissement national, c'eût été un relèvement dynastique. Mais ces mises en scène après coup sont comme l'esprit de l'escalier. Fait prisonnier et interné en Allemagne, M. Robert Mitchell ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit, à sa dignité un peu narquoise et à sa bonne humeur. Les pages de son odyssée de Paris en Silésie sont simples, alertes, émouvantes. Elles nous font pour ainsi dire passer sur le front des deux armées et des deux pays, et nous font comprendre pourquoi la promenade de Paris à Berlin a été la promenade de Berlin à Paris.

J'ai commencé un peu par la fin, pour rappeler que l'auteur de ces mémoires n'a pas été seulement journaliste. Il a été aussi député sous cette république. Il a même été conseiller général. Bref, tout en restant toujours dans la politique spéculative de la presse, il a traversé la p litique législative de la Chambre et la politique administrative, mais localisée, du Conseil général, et il a souffert plus que sa part de l'"ultime raison" de la politique, c'est-à-dire de la guerre. Donc, lorsqu'il a pris la plume, en 1860, il y avait à Paris neuf journaux : le "Constitutionnel", le "Pays", la "Patrie", gouvernementaux ; l'"Union", la "Gazette de France", l'"Univers", le "Journal des Débats", la "Presse" et le "Siècle", opposants, ou légitimistes, orléanistes et républicains. Il y avait cinq députés de l'opposition, cinq républicains. Dès ce temps-là, les Français avaient déjà vu tant de révolutions, qu'à part le petit nombre de ceux à qui leur naissance, leur fortune ou leur doctrine permettaient d'affronter l'avenir comme le présent, ils ne donnaient plus le baptême politique à leurs enfants ; ils les laissaient grandir en sauvageons, libres, une fois grands, de se faire une opinion. Depuis la guerre de 1859, " qui avait porté la liberté en Italie ", l'Empire césarien de 1852 était comme la tour de Pise, il penchait vers l'Empire libéral de 1870. Ce qu'il avait par la force renversé de l'autre côté des Alpes, il ne pouvait par la force le maintenir de ce côté-ci. Aussi Napoléon III lui-même annonçait-il "le couronnement de l'édifice" la transformation libérale des institutions, les causes de leur césarisme ayant disparu ou semblant disparaître. Il y avait une pente de tout dans ce se s. Républicains, orléanistes, légitimistes se formaient en Union libérale et madrigalisaient entre eux, Victor Hugo appelant Berryer "le rossignol qui chante dans les cœurs" et se réservant le rôle plus modeste de " brin d'herbe qui écoute ".

Ni héritier ni faiseur de systèmes, mais de son temps et de son âge, M. Robert Mitchell prit place non pas dans les cités futures qui s'offraient à son choix, mais dans la cité existante, que son chef allait rebâtir, sur les conseils mêmes du général Fleury qui avait été l'un des ordonnateurs de l'Empire césarien. Il se logea dans les quartiers nouveaux. Il en fut l'un des ouvriers. Il y devint l'un des lieutenants de M. Emile Ollivier. Son premier volume est la notation au jour le jour, la notation-analyse, la notation-critique de ce travail de reconstruction, de mise au point, souvent traversé par les opposants qui craignaient de voir leurs espérances détruites ou ajournées, et non moins par les impérialistes césariens, dont les craintes ont été plus tôt justifiées, puisqu'à peine couronné l'édifice s'est écroulé. Mais est-ce la cause de sa chute ? Aucun des gouvernements précédents, si divers, n'a duré davantage. Donc, il y a une autre cause. Nos petits-neveux la connaitront sans doute. Dans ces notes quotidiennes de M. Robert Michell, on voit l'Empire libéral se former, croître, se développer, s'épanouir sous l'effort de talents auxquels les lois compressives, qui ne se distendaient qu'à mesure, donnaient toute leur finesse et toute leur pénétration. Par exemple, après deux avertissements du ministère de l'intérieur, un journal était supprimé, sans compter l'amende et la prison. Un jour, Granier de Cassagnac apporte en grand mystère au docteur Véron, directeur du "Constitutionnel", qui avait une si bonne cuisinière (si j'ai bonne mémoire, elle s'appelait Sophie), un article auquel Napoléon III avait collaboré. L'article parait en tête du journal. Le lendemain, premier avertissement. Surpris, Véron demande des explications à Cassagnac qui, pour toute réponse, lui montre les épreuves corrigées de la main de l'Empereur. Rassuré, Véron publie, conformément à la loi, l'avertissement, en ajoutant qu'il croyait avoir fait acte de "sujet respectueux et dévoué". Une heure après, second avertissement. Peut-être un ministre malin, ne doutant pas que la chose se raconterait sous le manteau, avait-il ainsi voulu donner, en la personne du "Constitutionnel", un avertissement collectif et impérial aux neuf Muses de la presse parisienne.

C'est sous ce régime qui aristocratisait les plumes en les polissant et en les affinant, que M. Robert Mitchell a étudié, discuté et fixé l'évolution du second Empire. Ceux qui en ont été témoins et qui ne sont plus que l'arrière-garde des contemporains y rapprendront maintes choses qu'ils ont oubliées et en apprendront maintes autres qu'ils n'ont jamais sues. Ils revivront leur jeunesse avec un guide spirituel et charmant. M. Robert Michell y a ajouté, par centaines, tableaux, portraits, médaillons, anecdotes, traits mots, introuvables ailleurs. Un rien est quelquefois un éclair qui fait voir un homme, une situation, une époque. Ainsi, à peine la Commune est-elle réprimée, qu'apercevant à la terrasse du café Riche le prince Joseph Lubomirski, le général de Galliffet le met en joue avec son bras, et pan : "Ah ! te voilà, mon vieux Pétroliski. Attends un instant, je reviens pour te faire fusiller." Et la foule, qui avait encore plein les narines l'odeur du sang, hurle : "A mort le Polonais ! A mort le communard !" Sans Bignon, le propriétaire du café, qui fit précipitamment rentrer le prince et fermer les portes, la Pologne-Mineure perdait quarante ans plus tôt le plus aimable de ses Parisiens. M. Fleury a aussi documenté ces mémoires. Comme beaucoup d hommes du monde qui se plaisent dans les archives, où ils retrouvent quelquefois les leurs, il aime l'histoire, surtout ses petits salons, qui ont plus d'attrait que les grands, où tout est toujours apprêté, et ses délicates études sur le dix-huitième siècle sont très agréables. Ainsi complété, ce volume forme avec celui de M. Arthur Meyer, "Ce que mes yeux ont vu," dont le succès touche aussi à son cinquantenaire, je veux dire à sa cinquantième édition, un répertoire des plus curieux pour l'étude des origines immédiates de cette république. Mais après avoir lu "Un demi-siècle de Mémoires," je me demande si M. Robert Mitchell n'a pas mis quelque coquetterie à se persuader qu'il n'est plus jeune, alors que le temps n'a passé sur sa plume que pour lui donner plus de souplesse, d'élégance et de légèreté. Son esprit est toujours aussi frais, tout frais du matin, jamais de la veille ; aussi primesautier, aussi allègre, imprévu, ironique, gracieux, amusant, avec l'indulgence, un peu dédaigneuse, de l'expérience et la mélancolie d'avoir vu, presque toujours, autre chose que ce qu'il aurait désiré voir.

LOUIS TESTE.

LA QUESTION DU MAROC.

—o—

Les négociations Franco-Allemandes sont en bonne voie et une entente est assurée.

—o—

Berlin, 4 août—La controverse qui s'est élevée entre la France et l'Allemagne au sujet du Maroc, et qui est entrée dans une phase aiguë à la suite de l'envoi d'un croiseur allemand à Agadir, est en bonne voie de réglement.

M. Jules Cambon, ambassadeur de France à Berlin, et le baron de Kiderlen-Waechter, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères d'Allemagne, qui dirigent les négociations, ont trouvé un terrain d'entente dont les grandes lignes ont été tracées aujourd'hui. Il ne leur reste plus qu'à en arranger les détails, ce qui nécessitera encore pas mal de temps, mais on peut dores et déjà affirmer qu'une entente interviendra, satisfaisante pour les deux pays.

Le résultat des négociations est toujours tenu secret, par consentement mutuel des deux gouvernements.

On sait cependant que la France cédera volontairement à l'Allemagne une étendue assez considérable de terres, probablement la partie du Congo Français, adjaçente au Cameroun allemand.

La France, par contre, aura la main libre au Maroc, l'Allemagne renonçant défin tivement à toute intervention pol tique dans l'empire chérifien.

Les négociations qui jusqu'ici ont été conduites par le ministère des Affaires étrangères seront très prochainement transférées au ministère des Colonies qui arrangera les derniers détails de cette cession de territoire.

On croit que le gouvernement russe a joué le rôle d'ami mutuel des deux pays et est intervenu au moment opportun pour atténuer la mauvaise impression causée à Berlin par l'attitude provocante de la Grande-Bretagne.

Le ton adopté dans les cercles officiels et dans la presse britanniques au cours de ces négociations a failli à une ou deux reprises causer une rupture qui n'a pu être évitée que grâce au sang froid des négociateurs.

Londres, 4 août—Suivant des informations semi-officielles tout danger de conflit au sujet du Maroc, serait définitivement écarté Les questions en litige entre la France et l'Allemagne sont réglées en principe, et il ne reste plus à retoucher que les détails.

Aux termes de cette entente l'Allemagne abandonnerait toute prétention sur le Maroc et recevrait en compensation une partie du Congo Français dont l'étendue reste enc re à fixer.

On est très satisfait à Londres de la tournure prise par les négociations, car l'on a enfin la certitude que l'Allemagne ne tardera pas à abandonner Agadir.

LA SITUATION A HAYTI.

Toujours pas de président.

Port-au-Prince, Hayti, 4 août—L'ex-président Antoine Simon est parti dans le courant de la nuit pour Kingston, Jamaïque, refuge habituel de tous les héros déchus d'Hayti.

La canonnière "17 décembre", baptisée ainsi en souvenir du jour où Simon s'était emparé du pouvoir, a tiré une mélancolique salve d'adieu au moment où le vapeur levait l'ancre.

Maintenant que Simon est parti on se demande qui le remplacera et la question n'est pas sans soulever quelques inquiétudes légitimes parmi la partie paisible de la population.

Lors des précédentes révolutions le général victorieux prenait sans autre la direction du pouvoir, puis faisait ratifier son élection par le peuple. Il n'en sera pas ainsi cette fois, puisqu'il y a deux armées insurgées bien distinctes, à moins toutefois que l'un des deux leaders, Firmin et Leconte, ne consente à se retirer pour laisser la place à l'autre. Ceci paraît fort peu probable, et il faudrait mal connaitre le caractère des généraux haytiens pour supposer un pareil désintéressement. Aucun des deux vainqueurs n'a encore fait son apparition à Port-au-Prince, par contre leurs partisans sont en pleine possession de la ville.

Firministes et Lecontistes se regardent comme chiens et chats, n'attendant probablement que l'arrivée de leurs chefs pour en venir aux mains. Si un conflit a pu être évité jusqu'ici, il faut l'attribuer aux mesures énergiques prises par les membres du corps diplomatique et aussi à la présence des marins étrangers qui font de fréquentes patrouilles dans les rues et interviennent immédiatement sitôt que la situation le requiert.

La nuit dernière a été comparativement calme, et à part quelques coups de fusils isolés le sommeil des habitants n'a pas été troublé.

Aucune tentative ne sera faite pour organiser un gouvernement provisoire avant l'arrivée de Firmin et de Leconte.

Ce dernier est toujours dans le nord à environ deux jo rnées de marche de la capitale.

Quant à Firmin on ne sait pas exactement où il se trouve, mais on le croit dans les environs immédiats de la ville.

—o—

L'état de John W. Gates.

Paris, 4 août—Aucun changement n'est survenu la nuit dernière dans l'état du financier amér cain John W. Gates.

Le malade est toujours très faible et la congestion des poumons tend à augmenter.

Néanmoins le docteur Gros et ses assistants n'ont pas abandonné tout espoir.

—o—

Anniversaire au Vatican

Rome, 4 août—On a célébré aujourd'hui au Vatican le huitième anniversaire de la nomination du Pape Pie X au Pontificat. Des milliers de télégrammes de félicitations d'Italie et de l'étranger ont été reçus à cette occasion au Vatican.

En dépit de sa récente indisposition le Souverain Pontife a célébré la messe dans sa chapelle privée en présence de quelques intimes, y compris ses sœurs.

—o—

Vedrines rentre en France

Londres, 4 août — L'aviateur français Jules Vedrines, qui récemment a pris part au circuit de Grande Bretagne, est rentré en France ce matin, au vol. Il est parti des environs de Londres et a atterri deux heures plus tard près de Dieppe.

L'Amiral Togo reçoit la visite officielle du maire Gaynor.

New York, 4 août— L'amiral japonais comte Heihachiro Togo, conquérant de la flotte russe dans la guerre Russo-Japonaise, s'est préparé vendredi aux aménités formelles de sa visite de douze jours aux Etats-Unis.

A son arrivée jeudi soir de l'Angleterre sur le "Lusitania" il a été reçu dans la baie par les représentants du gouvernement de Washington et du gouvernement Japonais et conduit dans cette ville sur l'ancien contre-torpilleur "Seneca".

"Quand j'aurai vu un peu plus de votre pays, j'aurai peut être un peu plus à dire", a dit l'Amiral pendant qu'il se préparait à faire une visite officielle au maire Gaynor.

L'amiral est parti cet après midi pour Washington où le Président Taft lui offrira un diner samedi.

Il fera une excursion à Annapolis et Mount Vernon, et reviendra à New York le 11 août, en faisant des étapes à Baltimore et Philadelphie.

Le "Mayflower" le mènera à West Point, et après qu'il aura donné un coup d'œil à Boston et aux Chutes du Niagara il se mettra en route pour Vancouver, où il doit s'embarquer sur le "Tamba Maru" de la ligne du Pacifique, à destination de Yokohama.

Les passagers du "Lusitania", qui est entré aux docks vendredi, racontent plusieurs incidents de voyage dans lesquels a figuré l'amiral.

Le moins intéressant n'est pas celui de l'autographe qu'il a donné à une petite fille qui lui en faisait la demande en anglais, et l'a obtenu par l'intermédiaire de son secrétaire.

Escorté par 100 agents de police à cheval, l'amiral Togo s'est rendu en automobile de son hôtel à l'Hôtel de Ville vendredi dans la matinée pour faire une visite au maire Gaynor. Il était accompagné de son aide, le commandant Sanigachi, du troisième sous-secrétaire d'Etat, Hale, et du capitaine Potts, de la marine des Etats-Unis.

Une foule immense assemblée dans le parc de l'hôtel de ville a acclamé l'Amiral et sa suite quand ils sont descendus de leurs automobiles.

M. Hale a présenté l'Amiral Togo au maire, et après une courte visite l'Amiral est retourné à son hôtel où à onze heures le maire Gaynor est venu lui rendre sa visite.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux îlots de la rue du Canal, 3me District

LAZARD'S
718-720 RUE DU CANAL
COMPLET STEIN-BLOCH
Ils vont bien, sont élégants et ne constituent pas une dépense exorbitante. Venez voir nos Stein-Bloch à $25
LINGE DE DESSOUS—Véritable linge de dessous [illegible] $1.50
CHEMISES—Nouveaux genres dans les fameuses Chemises Négligé Manhattan et Cluett. 1.50 et plus.
Costumes de Communion pour Garçons et Accessoires, valeur supérieure, à...$5.00
Chapeaux—Les plus nouvelles formes en belles Pailles [illegible] $1.50 et plus. Complet assortiment de Panamas
Souliers—Le Spécial de Lazard vaut n'importe quel autre soulier fait pour $5.00. Tous cuirs, boutons ou lacets....$4.00

Fondé en 1830. — Chartré en 1836.
Climat — Commodités — Curriculum
COLLEGE SPRING HILL
SPRING HILL, MOBILE, ALA.
Collège d'Internes Dirigé par les Pères Jésuites.
La force du Collège Spring Hill est basée sur le fait qu'il forme entièrement l'homme—esprit, cœur et corps—et s'applique en premier lieu à former et développer le caractère.
Ecrivez pour Catalogue au REV. F X. TWELLMEYER, S. J., Président.